

MAÎTRE EN BIDOUILLE

Figure de l'univers des fab labs français, le Youtuber vulgarise les techniques qui nous entourent avec pédagogie et humilité.

— « Eet salut, amis bidouilleurs et bidouilleuses... » On découvre Dimitri Ferrière comme ça, au hasard des recommandations de l'algorithme de Youtube. Une tête bonhomme, une touffe qui recouvre partiellement une calvitie naissante, et un sourire qui respire la sympathie au-delà du ton

sérieux. Lui son truc, c'est la technique. « À quoi servent les lignes haute tension ? », « Téléphériques et télécabines : transport auquel (presque) personne ne pense »... Depuis 2013, sur sa chaîne Monsieur Bidouille, il vulgarise

les dispositifs technologiques qui alimentent nos sociétés complexes. Il culmine à 178 000 abonnés, sa meilleure vidéo dépasse le demi-million de vues. Pendant le premier confinement, alors que les hôpitaux manquent de visières, de nombreux particuliers commencent à en produire à domicile grâce à leur imprimante 3D. « *De par ma position dans le monde des makers, j'avais des contacts. Alors au lieu de fabriquer un truc dans mon coin, j'ai fait de la coordination.* » Dimitri Ferrière crée un serveur Discord, un salon de discussion en ligne, qui connaît un franc succès. Les participants dessinent des plans de prototypes à partir des normes, comme celle de l'Afnor (Association française de normalisation). « *On était un espace de documentation* », explique Dimitri Ferrière, qui s'en souviendra comme une « *belle expérience d'intelligence collective* ».

La passion de la bidouille est génétique. « *Mon père bossait dans la centrale d'enrichissement d'uranium du Tricastin (dans la vallée du Rhône, NDLR). On habitait à la campagne, mes parents ont construit leur propre maison, j'ai toujours bricolé* », raconte-t-il, affable. Après un bac en génie électrotechnique, au cours duquel il se lance dans la construction d'un karting avec un copain, il obtient un BTS électrotechnique en 2009. Mais le jeune Dimitri Ferrière n'a pas envie d'aller au charbon au sortir du lycée, même si EDF lui propose un poste. Il négocie avec ses parents et obtient un sursis d'un an, « *pour vivre la vie étudiante, la vraie* ». Fils unique d'une « *famille de gauche* », il choisit la sociologie, dont il espère qu'elle lui donnera les « *armes critiques pour comprendre le monde et pas me faire avoir* ». Une copine lui a filé *Le Suicide social* de Durkheim, « *un peu violent pour commencer* ». Il s'attend à débarquer dans des amphis en bois, à refaire le monde avec ses profs jusqu'à des heures indues. Le campus Lyon 2 de Bron (Rhône), « *ses amphis tagués et toilettes à la turque* », le refroidissent un peu. Mais il prend goût aux études, « *c'est devenu une deuxième,*



DIMITRI
FERRIÈRE



une troisième année puis finalement le master ». Son père préférerait qu'il travaille, « mais il ne m'a jamais coupé les finances ».

Son avenir se dessine le jour où il lit dans *Le Monde diplomatique* un article sur les fab labs, ces ateliers ouverts à tous pour inventer, réparer et maîtriser des outils techniques. « Je me dis "ça a l'air génial ce truc, c'est révolutionnaire" ». Dimitri Ferrière choisit comme terrain d'enquête sociologique un fab lab qui est en train de se créer à Lyon, La Fabrique d'objets libres. Mais très vite « je me suis fait bouffer par mon terrain ». Adieu la recherche, à sa sortie d'un master en sociologie appliquée au développement local, il est embauché comme fab manager.

Peu de temps après, Dimitri Ferrière devient Monsieur Bidouille. Nous sommes en 2014, c'est le boom des chaînes de vulgarisation sur Youtube. Dimitri crée la sienne pour « faire découvrir les machines du fab lab, qui coûtaient très cher à l'époque ». La France ne compte alors que 30 fab labs, soit dix fois moins qu'aujourd'hui. Mais ce petit monde se suit. « J'ai été rapidement connu. »

D'un fab lab à l'autre. Deux ans plus tard, après une période de chômage, il intègre celui de Château-Thierry, entre Meaux et Reims. Il s'y épanouit mais sa copine, rencontrée à la fac, ne trouve pas de travail dans son secteur, la petite enfance. Avec les 100 000 abonnés viennent les premières propositions de partenariats rémunérés. Et s'il pouvait en vivre ? Alors que son fab lab connaît quelques difficultés, il quitte

son boulot. « J'ai dit à ma copine que je pouvais aller n'importe où à condition qu'il y ait la fibre. » Direction Nîmes.

Inscrit à Pôle Emploi, il gagne assez pour ne plus toucher le chômage. « Il faudrait que je pense à me désinscrire... », souffle-t-il sans indiquer combien ses « revenus aléatoires » lui rapportent chaque mois. Au cœur de son business model, les partenariats avec des entreprises : RTE, SNCF, Engie... Il visite leurs installations (le tunnelier qui creuse la nouvelle ligne du RER E, le centre de contrôle du réseau électrique français...) pour montrer « comment ça marche ». Ses scripts sont-ils relus par les services de com' ? « Ces boîtes-là cherchent ma liberté de ton », alors elles ne corrigent « que des erreurs factuelles », promet-il. Pour se prémunir des conflits, il mise sur la transparence avec sa communauté, avec laquelle il construit sa déontologie au jour le jour. Son partenariat avec Engie sur « Internet et le climat », il ne le referait pas, « ça ressemblait un peu trop à du greenwashing ».

Si ses vidéos ne causent pas trop politique, on sent qu'il est passionné par les questions d'énergie. « Je suis en colère contre les antinucléaires et leurs mensonges », explique-t-il, avec un ton grave. « Le changement climatique, c'est un danger réel, et on n'a pas 500 milliards d'options. Je ne nie pas que les déchets soient chiantes mais on peut pas tellement faire autrement ». Autre source de colère, « le fantasme d'autonomie » de certains écolos : « La ferme autonome c'est un truc de bourgeois ! ». « Le réseau électrique est un outil

de progrès social très important. En Ardèche, chez mes grands-parents certaines fermes ont été raccordées après la guerre, cela a libéré les femmes de pleins de tâches », assène-t-il.

Sur sa chaîne, il aborde les sujets politiques avec des pincettes, il souhaite qu'elle demeure « un lieu convivial ». Adrien Bracq, youtubeur de la chaîne Barbatronic et habitué des fab labs, suit son évolution depuis 2014. « Dimitri est une figure très représentative du mouvement des fab labs, de par son implication et ses vidéos », raconte-t-il. Pour lui, « c'est un excellent ambassadeur. Il réussit à mettre des mots sur des choses parfois très complexes » et surtout « il n'est pas donneur de leçons, toujours preneur de remarques constructives ». Une humilité certaine qui le prémunit de « critiques » de la part de ce petit monde, que d'autres subissent quand ils « utilisent ce milieu pour construire leur propre notoriété ». Exemple probant de cette humilité selon Adrien Bracq : son rôle de coordinateur des makers pendant le premier confinement.

Dimitri se dit conscient de la fragilité du modèle de Youtube, dont une modification de l'algorithme peut soudainement vous priver de votre audience. « En ce moment j'apprends la menuiserie avec des tutos », raconte-t-il comme s'il était en train d'inventer son prochain métier. Bidouilleur niveau expert. —

THÉO MOY

6 DATES

2009. BTS électrotechnique.

2012. Licence en sociologie.

2013. Ouverture de sa chaîne Youtube.

2015. Master en sociologie appliquée au développement local.

2015. Premier poste de fabmanager.

2019. 100 000 abonnés sur Youtube.